

Le butin littéraire de Patrick Roegiers Une « Traversée » en bonne compagnie

PATRICK ROEGIERS *La Traversée des plaisirs. Escapade littéraire* Grasset, 250 pp., 20 €.

Nimporte quel détenteur d'une bibliothèque sait que le contenu des livres n'est pas stable. Il se modifie sans qu'on s'en aperçoive. La preuve, quand on relit un roman, on voit bien, il n'est pas le même. Avec les auteurs, c'est pareil. Ils changent en fonction de qui les aime. Voyez ceux que Patrick Roegiers fréquente. Dans *La Traversée des plaisirs*, il les présente de manière si cocasse qu'ils ne sont pas ceux que nous connaissons, tout en restant ultrafamiliers. Dans la deuxième partie, « Le corps des écrivains », il brosse le portrait de neuf d'entre eux : ils sont comme neutrs. Ils ont des points communs. Par exemple, Catherine et Alain Robbe-Grillet : « Ils n'ont pas d'enfants comme Perec, Beckett, Barthes, Leiris et Michaux » Ils ne sont pas tristes, « Samuel Beckett est un bon vivant ». Céline « un comédien génial ». On ne s'ennuie pas. Titre du chapitre consacré à l'auteur des *Diablogues* : « Roland Dubillard voyage au bout du raisonnable ».

Le lecteur à son tour recopie les citations que l'auteur a glanées. Henri Michaux : « Il n'est pas rare qu'un fils de directeur de zoo mnisse les pieds palmés. » Albert Cosseiry, rendu aphone par une trachéotomie : « Depuis que je ne parle plus, je suis passé quatre fois à la télévision. » Dorothy Parker, relayée par Bernard Frank : « Je ne veux plus faire de la critique littéraire. Ça me prend trop de temps et ça m'empêche de lire. » La pitouette ni la blague ne sont obligatoires. L' amour de la phrase, plus que de l'anecdote, inspire cet ouvrage : « En 1965, lors de la rétrospective d'Albert Giacometti à la Tate Gallery de Londres, Michel Leiris fait la connaissance de Francis Bacon. »

Il y a, en intermède, « Une ode aux cons » : « La postérité, c'est des cons comme nous » (Paul Valéry), de même que la première partie, intitulée « Le corps des mots », compte des listes de noms de journalistes et des listes de compliments, de chambres d'hôtel et de suicides. « 39 raisons d'écrire » sont puiscées chez Durás, Calvino ou Aragon, qui sont autant de raisons de ne pas le faire. « Tout est liste. » Révélation dans une liste de détestations : « Richard Millet déteste Echenez. [...] Jean-Paul Enthoven déteste Sade. »

Les miscellanées de Patrick Roegiers, au goût de coq à l'âne (« Le sel de la vie ») contiennent des questions et des informations : « La taille de l'auteur est-elle proportionnelle à son œuvre ? Sartre mesure 1,52 m [...]. Gary 1,84. » Tous les écrivains cités ne sont pas morts : Charles Dantzig est très présent. Parmi les morts, certains sont des contemporains amis, Michel Chailion, Bernard Lamarche-Vadel, Jacques Sternberg, que *Le Figaro*, dans sa nécrologie, fait naître à Anvers plutôt qu'à Anvers. Roegiers n'est pas lui-même à l'abri d'une inexactitude : le père de Léautaud n'était pas écrivain, la femme de Leiris n'était pas la fille de Kahnweiler mais celle de son épouse, et ce n'est pas à Fretat mais à Paris que Claude Simon (« Claude Simon est un de mes écrivains préférés ») a rencontré, chez son éditeur, celle qui va devenir sa femme et qui est celle d'un autre. Mais *La Traversée* demeure un plaisir. « Trois conseils de Raymond Chandler : 1/ Ne jamais demander conseil. 2/ Ne jamais montrer un travail en cours. 3/ Ne jamais répondre à la critique. »

CLAIRE DEVARREUX

L'image fantôme Anne Brunswic voyage sur les traces d'une mère rayée de la carte, quand elle avait 8 ans

ANNE BRUNSWIC *Voyages avec l'absente* Actes Sud, 208 pp., 20 €.

Ly a toujours quelque chose de désolant dans les quêtes qui n'aboutissent à rien. Non pas qu'on reste sur sa faim, ce serait un moindre mal. Non plus qu'en rennuant un passé mystérieux, on ait par la même occasion inutilement soulevé des cache-misère qui faisaient au fond bien leur office. Voyages avec l'absente ne fait pas exception à la règle. Et si Anne Brunswic a écrit là un merveilleux parcours historique, géographique et littéraire, la poursuite qu'elle mène sur les traces de sa mère, laisse un goût de profonde mélancolie, d'espoir inassouvi. L'absente s'appelle Françoise Braunschweig, née Tuchband le 22 mars 1924 à Schaerbeek (Bruxelles), de nationalité britannique, résidente en Belgique. Anne Brunswic a pour autre lieu de parenté, côté maternel, la famille Segal, principalement incarnée par sa grand-mère Léa et sa grand-tante, Marcelle, célèbre prêtresse dans les années 60 du courrier du cœur dans *Elle*, « devenue à cinquante ans possédant un phénomène médiatique. On la consulte comme une pythie, on la moque, on l'admire, on l'imite. [...] Sa patronne, Hélène Gordon-Lazareff, une juive comme elle d'origine russe, est en train, en important les recettes de la presse magazine américaine, de révolutionner l'univers popoite des journaux féminins ».

Couverture bleue. Mais c'est Léa qui compte. Léa qui a conservé toutes les lettres de sa fille et également rédigé « un fascicule bleu », envoyé en 1977 à chacun de ses cinq petits-enfants. « C'était un texte de cinquante-cinq pages que Léa avait tapé elle-même à la machine puis fait reproduire et relié sous une couverture cartonnée bleue [...] Je l'avais parcouru et vite refermé. En ce temps-là, je n'étais pas prête à la lire. »

Anne Brunswic est le « numéro trois » de la fratrie, selon l'expression chère à sa mère. « Jusqu'à l'âge de huit ans j'avais eu une mère, après je n'en avais plus eue et semble-t-il je m'en étais bien passé. Je n'avais pas pleuré et je n'avais vu personne pleurer autour de moi. Il n'y avait à la maison aucune photo, pas le moindre objet qui t'aurait autrefois appartenu », écrit Anne Brunswic qui poursuit : « L'essais de comprendre pourquoi je n'ai alors rien compris. Il n'y avait autour de nous aucune manifestation de chagrin ou d'émotion. Aucune réunion de famille n'a été organisée, aucune cérémonie à la synagogue. » Comprendre. Voyages avec l'absente pourrait se résumer à cette intention de l'auteur. A tort, car si le mystère demeure autour de ce « fantôme » maternel, l'enquête menée par Anne est l'occasion d'une plongée magnifique dans un périples qui nous entraîne un



Anne Brunswic, en mai. PHOTO PHILIPPE MATSAS. OPALE

peu partout en Europe, décrivant avec un trésor de détails la fuite de deux femmes, Léa et sa fille Françoise, parties du jour au lendemain sur les routes pour échapper au nazisme en gagnant l'Angleterre.

Curtensement, le récit s'en tient à une évocation épique, sans l'ombre d'une dramatisation quand la situation pourrait bien s'y prêter. « Pour te connaître, chère Manon, je marche dans tes pas. Petite Poucette tête. La vérité serait plutôt

« Il fait grand beau aujourd'hui à Foz do Arelho et je regrette bien qu'en mai 1942 tu n'aies connu ici que des jours de pluie. »

que je m'offre avec toi un voyage d'agrément. Je t'écris du Portugal, avec face à moi l'Atlantique. Il fait grand beau aujourd'hui à Foz do Arelho et je regrette bien qu'en mai 1942 tu n'aies connu ici que des jours de pluie », sourit presque Anne Brunswic. Tout juste si elle note :

« Pour ceux qui fuyaient l'Europe occupée par les nazis, le Portugal était un paradis ! Et un havre de sûreté cor, malgré les grandes pressions, les autorités portugaises – sur ce point et sur beaucoup d'autres – ont toujours été plus clémentes que le régime de Vichy – n'ont jamais livré personne aux nazis. »

Rembobinage. Reste un secret de famille, qu'on découvre en fin de lecture, révélé de manière allusive, comme si finalement Anne Brunswic soulèverait une hypothèse sur les raisons de la mort de sa mère, faute de preuves indiscutables. Un secret de famille évidemment épouvantable, mais à quoi bon. « Un jour on sait, pour autant que ces choses-là peuvent se savoir, qu'il y a un avant et un après, sans possibilité de rembobiner le film ni d'invertir les séquences au montage. On se couche en espérant que le sommeil apportera la consolation, on se réveille les yeux collés de larmes. »

BÉATRICE VALLAËYS